

Mémoires de changements

RECIT 1 - LA FERME DES MESNILS



Mis en récit par Marceau Habrant.

Avec l'appui de la DRAAF Grand Est,
Service Régional de l'Alimentation (SRAL) et
Service Régional de la Formation et du Développement (SRFD).

Financé dans le cadre
de la stratégie **écophyto**



GOUVERNEMENT

*Liberté
Égalité
Fraternité*

Préambule

Le réseau des exploitations et des ateliers technologiques de l'enseignement agricole public du Grand Est représente une diversité de situations et d'histoires de transitions agroécologiques. Dans le cadre du projet Ecophyto **Phyt'EA Grand Est**, ces histoires ont été mises en récit. Ces récits sont issus d'entretiens réalisés avec les directeurs et directrices d'exploitations. Ils ont par la suite été travaillés sous forme littéraires. Les situations ont été condensées et les voix recomposées.

La dynamique agricole actuelle impose aux directeurs et directrices d'exploitations de s'adapter continuellement à des contextes changeants : climat, marchés, mouvements d'équipe, etc. Les récits Phyt'EA cherchent à représenter la réalité vécue de ces hommes et de ces femmes à travers leur quotidien, leurs interactions, leurs réussites et leurs essais personnels. Effectuer une transition dans un système agricole situé nécessite de naviguer au carrefour d'acteurs historiquement ancrés et se différenciant par des visions variées. Chaque récit Phyt'EA témoigne d'un angle unique de ces changements.

Ce récit témoigne de l'histoire vécue par M. Dominique Thirion, Directeur de l'Exploitation Agricole du Campus de Courcelles-Chaussy.

Le même muflle bleu. La même gueule entrouverte, assez pour comprendre que la mâchoire ne se refermera plus. Le même œil, à peine visible, mangé par une paupière gonflée, tachée d'un noir délavé. Ça sent le métal chaud et la viande tournée. Une odeur épaisse, déjà installée. Les mouches arrivent sans se presser, comme si le repas avait commencé sans elles. La panse est gonflée à l'excès. Trop pleine pour un corps qui ne vit plus. Sur les jarrets, des croûtes de sang, déjà entamées par les vers. Une bouse a séché le long de la queue, un monde à l'arrêt. Les trayons sont rosés – détail absurde, presque intact – mais même de loin, il n'y a pas de place pour le doute. Cette bête est morte. Le soleil est déjà haut en ce matin de septembre, la chaleur de l'été me brûle. Elle ne nous a pas quittés, ou n'a pas quitté tout le monde.

Je reconnais tout. Un bac d'équarrissage plein. Toujours plein. Jamais vide.

C'est vrai que je m'y attendais en voyant l'état du troupeau. Une centaine de vaches laitières. Un voisin s'arrête et on voit l'opportunité de racheter son troupeau, de s'agrandir. Sur le papier ça paraît simple. Acheter les bêtes, remplir les bâtiments, les nourrir, et produire beaucoup de lait. Et il l'a fait, avant de partir. Il a racheté une cinquantaine de laitières au voisin, les a mises dans le troupeau, dans la même aire paillée, dans la même étable à logettes qu'elles ne quittent pas de l'année. Toutes ensemble, d'un seul coup.

Je l'ai déjà vu, et je le comprends trop bien. Je l'ai même fait, il y'a longtemps. Mais les microbes circulent plus vite que les habitudes et les corps n'ont pas le temps de suivre. Cinquante vaches achetées. Une trentaine perdue en quelques mois. On dira qu'elles étaient malades, faute de mieux.

Maxime passe en télescopique, c'est le gars avec qui je m'entends bien. Je l'arrête d'un signe de la main, lui demande comment il va, s'il tient le coup. Il observe le bac d'équarrissage en silence un instant. Les yeux comme accrochés par-dessus mon épaule. En revenant à moi, je vois ses yeux briller.

« C'est vraiment une mauvaise année pour elles. »

Il disparaît derrière le hangar pendant que je reste encore quelques secondes près du bac. Je pourrais rester longtemps à regarder sans rien apprendre de nouveau. Il y a toujours quelque chose à faire ici. Alors je me détourne du bac et je longe les bâtiments. La salle de traite est encore en route, et ça fait long. Je passe la tête à l'intérieur et je vois Charlotte porter ses bras fatigués d'un pis à l'autre de la pièce. La salle est étroite, et aussi propre qu'une salle

de traite peut l'être. Douze places, pas une de plus. Les vaches entrent lentement, dans un boucan terrible d'indiscipline face aux contraintes de la machine, face à cette pompe qui dicte le rythme. Le bruit du tank, constant comme un souffle, au point qu'on finit par ne plus l'entendre vraiment. Charlotte ne s'arrête pas en me voyant. Elle enchaîne les gestes : brancher, débrancher, essuyer, avancer d'un pas et recommencer. Ses épaules sont rentrées dans son buste, comme acculée par la tâche et en regardant l'horloge je comprends qu'elle y est depuis plus de deux heures.

« Ça va comme tu veux Charlotte ? »

Elle ne relève pas la tête.

« Comme quelqu'un qui bosse. »

Sa voix est plate, sans agressivité.

Je reste encore une seconde, puis je recule. Je laisse Charlotte à son autonomie et le bruit de la traite continue quelques secondes. Dehors l'air est plus léger. Je marche lentement en direction de ma camionnette jaune, le temps que les épaules redescendent. Je traverse la cour. Un tracteur démarre quelque part, puis s'arrête aussitôt. La ferme tourne, même quand on ne la regarde plus. Le moteur du Kangoo tousse avant de démarrer. Je traverse la grande route qui mène vers le château, en pensant à ce que j'ai quitté il y'a un mois pour arriver ici.

Le château, c'est un bâtiment patrimonial construit pour accueillir les chasseurs bourgeois, le pavillon de chasse de Guillaume II. Aujourd'hui, ce sont les bureaux de l'administration du lycée.

Pour moi, c'est l'endroit où l'on s'arrête.

A dix heures, on se retrouve pour prendre le café dans la petite salle à l'étage. Jean-Mimi est là. Pascale sort des chocolats de son sac, comme si c'était prévu. Ils viennent de chez son fils, en Suisse.

« Allez, prends-en », dit-elle en me tendant le sachet.

L'odeur du café remplit la pièce. Plusieurs collègues nous rejoignent, dont Caroline. On parle de tout et de rien. Des internats, des plannings, de la météo. On rigole. On ne parle pas des vaches.

Avec un fond de café dans la tasse, je descends à mon bureau, une petite pièce au fond d'un couloir avec une vue sur la mare d'ornement. Je laisse toujours la porte ouverte.

Ici le bruit est différent. Il ne disparaît pas complètement. Une porte s'ouvre. Des pas traversent le couloir. On peut entendre le silence au-delà. D'ici, la ferme est silencieuse, elle est trop éloignée pour être entendue.

Je m'assois. J'allume l'ordinateur, la tasse à côté du clavier.

J'ouvre les dossiers. Je parcours les lignes : les recettes, les charges, les écarts. On m'a dit que si le bateau coulait, je le saurais déjà. Le bateau ne coule pas. Mais est-ce que le bateau prend l'eau ? Un petit peu.

Rien ne s'effondre. Rien ne tient vraiment non plus. Une ligne attire mon regard, plus curieuse que les autres : la traite du week-

end. Je fais défiler et mois après mois, c'est la même chose. La même facture. Ce n'est pas déraisonnable pris séparément, mais mis bout à bout ça commence à peser. A l'année, on dépasse les cinquante mille euros. A ce prix-là, ce n'est pas une erreur, c'est une façon de faire.

Je remonte dans les charges de cultures. Une ligne m'arrête. Achat de semences : du sorgho. Je relève la tête. Je n'en ai pas vu depuis que je suis arrivé. Je vérifie les dates. Février. Le sorgho, ça se sème au printemps. Je fais défiler les recettes correspondantes, et rien. Soit il a été semé et mal récolté, soit il n'a jamais été semé. Dans les deux cas quelque chose m'échappe. Je garde en tête d'aller voir mon adjoint, Jean, lui poser la question.

Je me lève et regarde par la fenêtre. On paie pour traire, on paie pour semer et je ne sais pas exactement ce que la ferme produit. Il va falloir remettre un peu d'ordre là-dedans. Lundi, on fera un point.

Maxime, Charlotte, Jean et moi sommes assis autour de la petite table du bureau des salariés. La brioche que j'ai amenée ce matin est au milieu de la table, intacte. Charlotte et Jean sont devant la fenêtre, Jean est penché en avant, les avant-bras sur les genoux. Son bonnet est posé sur la table, à côté du couteau. Maxime est en face d'eux. Je me tiens à l'autre bout, avec l'ordinateur allumé devant moi. J'ai mis mes Adidas Gazelle aujourd'hui, j'avais besoin de rebondir. Personne n'a encore rien dit.

Je propose de commencer par un tour d'horizon des points que chacun souhaite aborder. Jean parle rapidement d'un souci sur la mélangeuse, il m'en informe et s'en occupe. Je le remercie.

Je dis que je suis là depuis peu, mais que j'ai pris le temps de regarder comment fonctionne l'exploitation. Je parle calmement en les regardant tous les trois. Ils regardent la table ou dans le vide.

Je parle de la mortalité du troupeau. Ce n'est plus tenable ainsi. Je n'accuse personne. Jean se redresse légèrement.

« Les bêtes qui meurent c'est les bêtes qui meurent, c'est tout. » dit-il.

Je parle du sorgho. Je dis que j'ai vu passer la facture de semences mais pas de la récolte dans les parcelles. Où est-ce que ça en est ? Jean répond que c'est au Golias. Rien n'a pu être récolté. Il avoue ne pas y être retourné depuis que mon prédécesseur est parti. Je vais appeler la coopérative pour voir ce que l'on peut encore faire.

Personne ne répond, alors j'aborde le dernier point.

Je parle des charges. De la ligne des prestations extérieures. Des cinquante mille euros. De l'aide extérieure pour la traite le week-end. Charlotte se raidit. Je propose, assez simplement, de faire autrement. Je propose un roulement entre nous quatre. Un week-end sur deux pour rester au moins en binôme et des heures récupérées la semaine suivante.

Le silence est brisé par la tension des corps. Tous me fixent comme si j'avais dit quelque chose d'horrible. Jean se redresse complètement.

« On s'était organisés autrement jusque-là ».

Je réponds que je le sais. Que ce n'est pas un reproche. Que c'est une proposition. Charlotte prend la parole.

« On va bosser encore plus, être payés pareil et la ferme sera sauvée, c'est ça ? »

Elle me le dit avec désinvolture, elle ne me croit pas capable.

Caroline est là. Elle n'a encore rien dit mais je sens son regard sur moi. Pas pour m'arrêter mais pour voir si je vais tenir.

Je réponds que tout le monde va travailler autant que maintenant mais sur des plages différentes, que ce n'est qu'une réorganisation.

Personne ne parle. L'ordre du jour est épuisé. La réunion s'arrête comme elle a commencé, sans conclusion. Lorsqu'ils sortent tous les trois, j'entends Charlotte dire, assez fort pour que tout le monde l'entende :

« De toute façon, y'en a eu d'autres avant. Y'en aura d'autres après. »

Je reste avec Caroline, la directrice. Le poids de l'air retombe tout à coup, c'est comme si c'était une autre pièce, plus aérée. Caroline est réticente, elle me conseille de faire attention dans les prochains jours, que j'ai allumé un petit feu, et que je ne dois pas trop l'attiser si je veux éviter un incendie.

Plusieurs semaines passent sans trop d'encombre. Les rotations pour les week-ends se sont mises en place tranquillement. Les relations avec Charlotte et Jean restent tendues. Je constate que Charlotte ne fait pas certaines heures qu'elle déclare. Maxime continue sans rien dire.

Mon prédécesseur avait rejoint un groupe d'agriculteurs en transition, un groupe DEPHY animé par Sébastien, de la Chambre d'Agriculture du département. Il passe chez moi de temps à autres. Aujourd'hui, Sébastien reste un moment pour faire le tour de l'exploitation avec moi. Il la connaît presque mieux que moi alors il me suit plus du regard que du pas. Je lui parle d'une idée qui me trotte en tête depuis plusieurs semaines, depuis mon arrivée : semer de l'herbe, faire sortir les bêtes, les mettre à l'air, les décontaminer. Il n'a pas tiqué.

« C'est là-dessus que tu fais ton lait. », a-t-il dit simplement, comme une évidence.

Sébastien remercié, je me retrouve au bureau à ouvrir mon logiciel de parcelles. J'ai presque toutes mes parcelles autour des bâtiments. Elles sont coupées par la route départementale, celle qui coupe le lycée et la ferme. Je ne pourrais pas faire traverser les vaches. Il reste les parcelles près des mirabelliers et celles à l'opposé, vers la halle d'agroéquipement. En les regroupant, je construis des îlots assez grands.

Je laisse l'écran allumé un moment.

Dans la grande salle du conseil, toute l'équipe de direction est réunie comme à son habitude le vendredi. Caroline, la directrice, échange avec mes collègues sur des points habituels. L'internat, le parc de véhicules, les budgets. Un tour de table et c'est à mon tour de prendre la parole.

J'annonce les nouvelles machinalement, les rotations du week-end, les enseignants qui utilisent l'exploitation, les jeunes laitières encore au parc et qui vont bientôt être rentrées. Je parle vite, j'abrège, je veux parler de mon projet de semer des nouvelles prairies. Mais je n'ai pas le temps d'y arriver. Jean m'interrompt :

« - Non non, les génisses on va les laisser dehors, on a encore des jours doux qui arrivent, dit-il en s'adressant à Caroline, comme si la décision ne me revenait plus.

- On a le stock pour les nourrir. On ne va pas prendre de risque et les rentrer dans la semaine, je reprends, sans hausser la voix.

- Ecoute, tu viens d'arriver. Fais moi confiance, on a encore le temps, dit-il en balayant la question d'un large geste de la main. »

Autour de la table, l'attention se resserre.

« - Je te fais confiance, mais là, c'est moi qui décide. Je préfère jouer la sécurité et la pérennité, je m'écris en haussant le ton.

- Et aller, encore un changement. Même là tu ne vas pas nous écouter ? lâche-t-il en soupirant.

- Je prends mes responsabilités, on travaille avec de l'argent public. Je ne prendrai pas de risque inutile, ma voix est montée d'un cran

- De l'argent public... On travaille presque tous les week-ends pour faire tourner la ferme. Et maintenant on ne sait pas faire

notre travail, on met l'Etat en péril ? il se penche en avant, ses yeux me toisent.

- Ce n'est pas ce que je dis mais je pense que l'on peut faire mieux, c'est tout, je réponds en secouant la tête.

- Alors fais mieux, je te laisse faire. Je dé-mi-ssionne. »

Cette dernière phrase est perçante. Elle traverse la pièce sans rencontrer d'obstacle. Jean se lève en tapant fermement sur la table puis sort en claquant la porte. Je sens une puissante pression dans ma poitrine, un étau brûlant qui cherche une issue.

L'équipe est restée dans la salle. Caroline prend la parole pour rassembler doucement ce qui peut l'être. Le feu a pris. Je suis l'essence et l'allumette. Je regrette ce qu'il s'est passé. Je regrette d'avoir eu autant de témoins. La réunion reprend doucement, comme par murmures pendant que les fenêtres sont traversées par un rayon de soleil qui inonde la pièce.

La semaine suivante, on gère les engrais. Je suis dans la cour de l'exploitation lorsque Jean – en préavis – passe en tracteur, la benne chargée de fumier. Ses yeux ne s'arrêtent pas sur moi.

On prépare le semis de prairies sur les parcelles avec Maxime. Je sens que la situation de Jean tend le reste de l'équipe mais je ne peux pas faire autrement, il faut que l'exploitation tourne. En traversant la cour de béton, j'entends au-dessus du bruit du tank de lait, des voix sortir de la salle de traite. Charlotte est en train de traire, Jean est avec elle. Je n'entends pas distinctement leurs mots mais j'imagine qu'ils ne parlent pas du Président. L'incendie se propage.

Le week-end suivant, je reçois un message de Charlotte.

« Tombée à la traite, en arrêt pour la semaine ».

Je me rends disponible pour la remplacer le dimanche, et je préviens Maxime qu'on sera seulement nous deux pour la semaine. Fin de la semaine, le couperet tombe : Charlotte sera en arrêt maladie pour le reste de l'année. Elle ne reviendra jamais.

Je peux dire que l'hiver va être rude cette année, et pas uniquement du côté de la météo. Les matins, j'arrive tôt. Je regarde si les animaux, dans les bâtiments ont suffisamment de fourrage, je racle, je prépare la salle de traite et c'est parti pour les deux heures à venir. Le plus dur, c'est toujours de serrer les vaches, les faire entrer, les faire sortir. Cette fois, il n'y a que la 4316 qui se rebiffe, elle se met à l'envers de la marche pour repartir alors je suis obligé de m'interposer, de l'effrayer pour qu'elle sorte. Petit pic d'adrénaline du matin. Une centaine de vaches laitières à faire passer dans une salle de traite à douze places. Au bout de deux heures je ressors épuisé, la tête en fusion posée sur une enclume à attendre le prochain coup de marteau. Et je ne peux pas m'arrêter, je dois nourrir les veaux. On en a un petit qui est mal en point, je ne sais pas s'il va survivre. On essaie de l'alimenter avec Maxime mais il ne prend pas de poids.

Ensuite, je me balade avec mon Kangoo, je vais saluer les collègues. A la halle d'agroéquipement, je coupe l'enseignant dans son cours. Les jeunes sont tous à leur atelier en train de bidouiller des moteurs Renault. Pendant que mon collègue me témoigne des anecdotes de son cours d'hier après-midi, un jeune s'approche. Je le connais, il passe souvent à la ferme après ses cours.

« Alors Dom', tu les sors bientôt tes vaches ? Tu me diras, que je sois là le jour-là ? »

C'est un jeune en décrochage dans les matières générales, mais j'ai rarement vu autant de bonne volonté. Il était venu faire un mini-

stage d'une semaine l'an dernier. Chaque matin, il faisait le tour complet pour voir les activités du jour de tous les salariés. A la fin de la semaine, il prédisait presque déjà où allait se trouver Jean et Charlotte en fonction de l'heure de la journée et de la météo. Depuis, il ne rate pas une semaine pour venir au moins nous saluer, prendre des nouvelles.

Je reprends ma route. Au lycée, ce sont toujours des personnes différentes que l'on croise. Les agents de la Région doivent souvent se déplacer d'un bout à l'autre du campus alors on se croise forcément. Ils passent à côté de moi dans leur véhicule floqué.

« - Alors, comment il va celui-là aujourd'hui ? Il va encore nous faire péter le courant ? Dit-il en référence à un accident fortuit du mois dernier.

- Je me sens plutôt à faire une fuite dans les canalisations pour aujourd'hui. Ça fait jeu de piste pour vous, pour vous occuper, je lui réponds, en le charriant. »

Il secoue la tête en esquissant un large sourire et me souhaite une bonne journée. J'arrive enfin au château pour le café de dix heures.

Je retourne à la ferme, traverse la départementale, passe devant les mirabelliers nus. Juste des branches. Pas d'oiseaux au sol ni perchés. L'herbe est verte et humide, les arbres sont presque gris et le ciel est bleu. Le temps est glacial même sans vent. C'est l'hiver sec de la Lorraine.

Les journées passent et s'enchainent comme une illusion. Ce qui

brise le quotidien, c'est l'espoir de recruter quelqu'un de nouveau. Une bonne tête, bien sur les épaules et les pieds sur terre. On fait passer des entretiens avec Caroline tout l'hiver. Les collègues des autres centres m'appuient beaucoup, Certains sont même venus à la traite avec moi quelquefois. C'est toujours sur le ton de la rigolade, ça aère l'esprit, ça brise le sérieux des réunions. En mars, on s'entretient avec une candidate. Une jeune, qui n'est pas issue du milieu agricole. C'est toujours un risque, quelqu'un qui n'est pas du métier. Même si elle a déjà eu des expériences en production laitière, on se demande toujours à quel point elle est capable de s'adapter.

« Je ne prétends pas tout savoir, j'imagine que je vais découvrir plein de choses, des techniques que je n'ai encore jamais utilisées. Et si je me mets à votre place, je comprends que ça puisse questionner. Tout ce que je peux vous dire, c'est que je ferai de mon mieux et que je n'ai pas peur de dire si je ne sais pas ou que je me suis trompé. »

On a intégré Chloé dans l'équipe la semaine suivante.

Avec Maxime on travaille bien. On essaie de mettre en place des petits changements en attendant la pousse des prairies. On en a semé quinze hectares en tout. Pour l'instant ça ne se voit pas encore.

Avant, on faisait trois rations différentes par jour. On réalisait trois recettes différentes tous les jours pour trois groupes d'animaux différents. Tous les jours, le bruit de la mélangeuse pendant près d'une heure. A un moment, en voyant ça, je me suis dit qu'on n'était pas cuisiniers, que ça demandait beaucoup de moyens pour

pas grand-chose. J'ai essayé de simplifier à deux rations. Une pour les génisses : du foin, des céréales de l'exploitation, un peu de correcteur azoté, pas plus. Une autre pour les vaches laitières : moins de volume qu'avant, pour qu'elles aient envie d'herbe. Je ne sais pas si tout va fonctionner mais pour l'instant ça tient.

Avec tout le travail en ce moment, c'est tout juste si j'ai le temps de me poser à réfléchir aux manières de faire évoluer la ferme. Souvent le soir, chez moi, je pense aux cultures. Hormis les parcelles remises en prairie, je n'y ai encore rien changé. Des quantités d'hectares de colza, de blé, d'orge qui vont partir à la coopérative. Je pense au sol qui voit toujours les mêmes cultures passer. On pourrait sûrement faire autrement. Moins traiter. Mieux alterner.

Chloé est arrivée et sur les chapeaux de roues. Je pense qu'on a gagné le ticket de loterie avec elle. Au bout de deux jours, je la sentais assez autonome pour gérer la traite seule et elle n'a pas fait de grosse erreur. Pas vidé le tank dans la fosse, pas mélangé de lait de vache malade avec le reste du tank. C'est pourtant quasiment un rituel initiatique pour les nouveaux salariés. Je les croise souvent, elle et Maxime, en train de discuter, de s'entraider. Je me détourne toujours avec un petit sourire aux lèvres.

Maintenant que Chloé est rôdée, j'ai du temps pour réfléchir au système de cultures. Sébastien vient pour travailler avec moi une proposition de rotation de cultures. Au bout de quelques heures d'échanges, on arrive à construire une rotation de cultures qui me plaît assez bien. Une rotation longue, sur dix ans. Dix ans pour que les parasites retrouvent leur hôte, ça leur laissera le temps de disparaître. Et de la prairie dans la rotation maintenant !

La même semaine, une enseignante d'agronomie me propose d'intervenir dans une de ses classes sur les rotations. Je présente aux jeunes, des étudiants, notre projet de rotation longue et notre processus de réflexion, même s'ils sont étudiants, ils ont souvent des bonnes idées. On s'amuse à observer les clans qui se forment dans la classe, entre ceux qui pensent que je fais une grave erreur et ceux qui pensent que ça peut être une bonne idée. L'enseignante reprend la main pour faire le lien avec son cours mais les étudiants continuent à échanger entre eux :

« - Mais si tu te diversifies autant, tu augmentes peut-être ta marge sur une ou deux cultures mais c'est lissé par celles qui ne margent pas. Alors que si tu te concentres sur celles qui marchent, tu fais un bon profit tous les ans.

- Mais imagine que la culture sur laquelle tu as fait ta marge l'année dernière s'effondre complètement l'année suivante, tu te retrouves avec plus rien ! Au moins là tu t'assures une stabilité et les ravageurs n'ont pas le temps de s'installer. »

On les laisse échanger, après tout c'est l'objectif du cours, on ne va pas les couper quand ils font ce qu'on leur demande. Elle me regarde avec un brin de malice :

« J'aime bien quand ils sont habités comme ça. Ça fait du bien d'avoir de nouveau du lien avec la ferme, c'est un vrai appui pour nous. On voit que tu essaies d'améliorer les choses. ».

C'est tout juste si je ne m'envole.

A la ferme, une habitude s'installe tranquillement.

On sort les laitières au parc pour la première fois. C'est comme si je débarquais dans une nouvelle ferme. Je trépigne d'impatience, comme un enfant à Noël. Que j'emménageais. Les bêtes s'avancent discrètement, bien serrées les unes contre les autres. Je peux comprendre leur surprise.

« Qu'est-ce que c'est que cette étendue verte ? » elles doivent se demander.

Je les trouve belles mes vaches. Un peu maigrichonnes, mais elles ont un bon poil. Et je les trouve encore plus belles entourées d'herbe. On les a sorties dès qu'on a pu.

On reste un instant à les regarder s'installer dans leur nouvel environnement. En silence. Caroline, Chloé, quelques élèves et moi. Certaines sont plantées comme des piquets en terre, d'autres explorent en longeant les clôtures. Les mères ont déjà commencé à brouter pendant que trois jeunes téméraires galopent. On se croise du regard avec Chloé, un grand sourire imprimé sur chaque tête.

Un jour alors que je suis à mon bureau, je reçois la visite de Maxime. C'est rare, il ne vient jamais au château. Il tient son bonnet dans ses deux mains en jetant ses yeux à travers la pièce comme pour chercher une issue. Il prend la parole avec hésitation.

« Bon voilà Dominique, il faut que je te dise. J'ai trouvé un poste autre part. »

Je reste interloqué, il le voit et reprend.

« C'est pas du tout contre toi, je me sens bien ici mais, tu sais, moi ce qui m'a fait travailler dans l'agricole, c'était surtout pour être au contact des chevaux. On m'a offert un poste dans un centre équestre pas loin d'ici. Et je crois que je vais le prendre, je suis désolé. »

Il termine son explication en me fixant des yeux, penaud. Ma surprise passée, je me lève de ma chaise de bureau et lui serre la main en lui tapant sur l'épaule. Je suis content pour lui.

« - Tu sais déjà quand tu pars ?
- A la fin de l'été. »

Un responsable de cultures nous a rejoint au début de l'été. Sur certains aspects, il est un peu comme moi. On partage un goût pour la haute technologie. Pendant l'été, on s'amuse à digitaliser certains points de l'exploitation qui sont parfois difficile à coordonner. Maintenant, le suivi des chaleurs chez les vaches se fait à travers un collier connecté. La semaine dernière, j'ai reçu une alerte pour la 2601 quand j'étais en réunion de l'autre côté du département. J'ai envoyé un message sur notre groupe Tchap et ils ont pu lancer l'insémination artificielle tout de suite. Dans les cultures, pour aller encore plus loin dans l'efficacité sur les traitements, j'ai vu avec Sébastien, on va pouvoir recevoir une présentation du semis de précision par drone à la prochaine campagne. Les élèves seront présents.

Ce matin, lundi, c'est réunion d'équipe dans le petit bureau de l'exploitation. J'arrive en dernier, Chloé et le nouveau discutent de la 3738 qui a fait une nouvelle inflammation de la mamelle, Maxime fait couler les cafés. Je pose sur la table la dernière brioche que j'ai achetée ce matin – les deux autres sont déjà parties à l'administration et à la halle d'agroéquipement.

« – Bon Dom', il va falloir discuter du pot de départ de Maxime peut-être ? me lance Chloé.

– Pourquoi tu t'inquiètes pour lui ? Maxime, que dirais-tu d'un barbecue avec les enseignants, les apprenants, la direction et puis nous bien sûr ? Dans le hangar, comme d'habitude.

– Ça me plaît bien. »

La brioche est entamée. Les cuillères tintent dans les tasses au-dessus d'un petit brouhaha de discussions. La maison tient debout.

Achevé d'écriture et d'impression en 2026

Dominique Thirion est le Directeur de la Ferme des Mesnils, la ferme du Campus de formations agricoles de Courcelles-Chaussy, en Moselle. A son arrivée, surpris par la situation du cheptel et des cultures, il décide de mettre en place des changements.

Ce récit littéraire n'est pas une fiction, il témoigne de l'histoire réelle, à la fois unique mais universelle de tout·e chef·fe d'entreprise agricole, de toute personne qui se met en mouvement afin de changer un système.

Suivez nos prochaines nouvelles sur notre site
www.campusduvivant-grandest.fr

